

à viande. Ils veulent voir Wilson, l'acclamer, lui qui a écrit :

« Détruire tout pouvoir arbitraire, où qu'il se trouve, qui peut séparément, secrètement et par sa seule volonté troubler la paix du monde ».

A la barrière, des gendarmes empoignent les lascars et les ramènent illico au cantonnement sous l'œil hostile des passants.

Et le livre finit sur ce soliloque du héros principal, Claude Lunant :

« J'arrive au milieu de ma vie, encadré de gendarmes, ma jeunesse fut un esclavage, la moitié de ma génération est morte. Il en reste un levain de révolte. Nous chamboulerons avec ténacité ces régimes qui tuent les uns et enrichissent les autres. Leur puissance nous enjoint de nous concerter. Il faut évader les individus et agir dans les âmes et dans la rue, impératif, catégorique. »

Cette profession de foi de Jolinon, nous la faisons nôtre. Nous nous attelons, dans *Clarté*, à la tâche préparatoire du renversement des valeurs spirituelles bourgeoises. Nous nous efforçons d'agir « dans les âmes ».

En attendant.



Nos lecteurs liront plus loin un chapitre du *Valet de gloire* : *La mutinerie de Cœuvres*. Au moment où tout ce que le monde bourgeois compte d'arrivés et d'arrivistes de tous ordres fait à Barrès des funérailles nationales et vénère en lui le grand Français du temps, nous croyons devoir assurer la plus grande diffusion possible à ces pages dignes de figurer dans une anthologie de prose révolution-

naire française et qui constituent, dans leur tumulte précis, la réfutation la plus nette de la conception barrésienne de la gloire.

L'homme qui, de son bureau de l'*Echo de Paris*, bafoua tout au long de la guerre les agonies des premières lignes, n'a pas droit au respect dont jouissent conventionnellement les morts.

Le patriote en chambre qui souilla de sa prose emphatique les morts, nos camarades, que nous piétinâmes nuit et jour en attendant notre tour, et dont nous râclâmes à nos bandes molletières, à nos genoux, aux coudes de nos capotes, à la crosse de nos fusils, les fibres pourries, ce patriote-là appartenait à la justice des mutinés.

Nous nous rappelons enfin cette anecdote formidable qu'il conta lui-même dans l'*Echo de Paris* du 2 novembre 1914 :

Il visitait un village lorrain et aperçut un paysan, dont le maire lui dit qu'il venait d'apprendre la mort de son fils à la guerre.

Il s'approcha de ce paysan et lui parla de la gloire qui en rejaillissait sur lui et sur les siens.

Mais l'autre l'arrêta, le regarda en face et lui dit simplement : « La gloire, je m'en fous. »

Barrès ne vit là qu'un thème à variations sur l'immensité du sacrifice et les extrémités où porte la douleur.

C'est en pensant à la tranchée, c'est en pensant aussi à ce paysan de Lorraine, que nous refusons de respecter sous son entassement de couronnes officielles, la tombe fraîche du grand homme de la Revanche.

L'envie nous prend d'y cracher.

JEAN BERNIER.



(Dessin de Masereel)